

PREMIER SERMON POUR L'ANNONCIATION  
DE LA TRES SAINTE MERE DE DIEU

1848

«Il a regardé l'humilité de sa servante.» (Lc 1,48)

Dans quel silence, et quel grand événement s'est accompli le jour que nous rappelons aujourd'hui, par une commémoration solennelle, des profondeurs du passé !

L'un des plus rapprochés du trône du Tout-Puissant, l'archange Gabriel, *ayant reçu dans son intelligence un commandement secret*; ainsi que l'Église, qui connaît le langage et l'ordre du ciel, rapporte ce qui n'a été entendu de personne, prend son vol à travers tous les neuf chœurs des anges, du plus haut au plus bas du ciel, et s'élançe vers la terre. Les habitants du ciel regardent, et ils ne comprennent pas ce qui se passe : *Les anges désirent de contempler* (I Pr 1,12). Où va-t-il ? Ne serait-ce pas au Sinaï, vers le législateur Moïse, pour une nouvelle révélation ? Mais le Sinaï ne resplendit plus et ne tonne plus, et Moïse n'y est plus. Il a accompli et couronné soit oeuvre lorsqu'il a dit et écrit : *Le Seigneur ton Dieu te suscitera d'entre tes frères un prophète comme moi; écoutez-le* (Dt 18,15). Ne serait-ce pas à Jérusalem, au Temple qui s'y trouve avec le nuage miraculeux sur l'arche des tables divines, avec le feu du ciel sur le sacrifice ? Mais cette arche elle-même n'est plus là : il s'agit de préparer une arche vivante au Verbe hypostatique de Dieu. Où donc va l'archange ? - A l'ignorée Nazareth, dans une petite chambre, vers une pauvre vierge, connue de quelques personnes seulement par cela qu'elle aime extraordinairement Dieu et la virginité. Elle entend seule ce que dit l'archange; seule elle le sait après son entretien : son fidèle gardien lui-même, le juste Joseph, ignore ce qui s'est accompli.

Et que s'est-il accompli ? - Le décret éternel de Dieu touchant le salut du genre humain tombé, a été mis à exécution. *L'économie du mystère caché en Dieu depuis les siècles* (Ép 3,9), impénétrable aux anges même, a été dévoilée à la fille de l'homme, non pas, certainement, à son intelligence, mais non pas non plus à sa croyance seulement, mais bien pour son accomplissement lui-même par elle : même des anges ne peut embrasser. *La postérité de la femme, destinée à écraser la tête du serpent* infernal qui a blessé mortellement les hommes dans le paradis terrestre, ou, autrement dire, à introduire dans l'humanité la Vie divine, pour détruire en elle le poison de la mort; la postérité d'Abraham, dans laquelle doivent être bénies toutes les nations de la terre, germe dans le sein d'une vierge. Le prophète annoncé par Moïse et par tous les autres prophètes, dans lequel seul la Loi et le Testament anciens doivent atteindre à leur fin, la justification de tout croyant s'est approché, et il est caché derrière le rideau d'un temple qui n'est point fait de main d'homme. L'Esprit saint est descendu sur la toute bénie Marie, la force du Très-Haut l'a ombragée: le Fils de Dieu, coéternel au Père selon la divinité, sans quitter son trône, a été conçu sur la terre, selon l'humanité, comme un enfant. *Le Verbe S'est fait chair, et Il est venu habiter parmi nous*; et Il devient dès aujourd'hui, s'il est permis de le dire, non dans un esprit d'orgueil, mais dans l'admiration pour une condescendance ineffable, - Il devient dès aujourd'hui plus rapproché de nous que des anges, parce que la nature angélique ne fait qu'approcher de Lui, tandis que la nature humaine se trouve maintenant dans l'unité de son Hypostase. *Car Il ne prend rien en vérité des anges, mais il prend de la semence d'Abraham* (Héb 2,16).

Pourquoi une oeuvre de Dieu aussi grande et aussi admirable que l'Incarnation du Verbe, s'est-elle accomplie si secrètement pour le ciel et pour la terre ? - Elle s'est accomplie secrètement pour le ciel, peut-être parce que ce n'était pas pour le ciel que ce mystère était nécessaire et préparé; secrètement pour la terre, probablement parce que de faibles yeux terrestres n'auraient pas pu supporter la lumière divine de ce mystère si elle les avait subitement illuminés, et, qu'il fallait les y préparer graduellement : mais, en général, cela était conforme à ce que ce mystère est essentiellement impénétrable pour des intelligences créées.

Du reste, afin que l'oeuvre salutaire de Dieu ne restât pas longtemps cachée, la clef de l'arche de Dieu, du coeur de la Mère de Dieu fut donnée, par l'Esprit saint, à la juste Élisabeth, et, dès qu'elle aperçut la très sainte Vierge, après l'Annonciation de l'archange, elle mit aussitôt, cette clef au trésor et découvrit le mystère quand elle s'écria : *D'où me vient cela, que la Mère de mon Seigneur, vienne vers moi ?* et, de cette manière, elle proclama l'Incarnation du Fils de Dieu comme déjà accomplie.

Et nous aussi, mes frères, nous pouvons dire joyeusement avec la juste : *D'où nous vient*

cela ? Quel est ce don immérité, et, à cause de notre indignité, inattendu, que nous avons pour parente selon la nature la Mère du Seigneur, et que le Seigneur Lui-même Se soit rapproché merveilleusement de nous et Se communiquant intimement notre nature, nos faiblesses et nos infirmités moins le péché, même notre mort, afin, après les avoir prises sur lui, de nous donner en échange la vie et la force; afin que notre foi n'eût ni loin ni beaucoup de peine à chercher le Seigneur et à trouver sa grâce, avec l'aide de l'intercession de sa Mère, de la Mère de la lumière, de l'amour et de la miséricorde.

Mais si quelqu'un s'avisait de demander comment il s'est fait que l'Éternel ait commencé, que le Verbe soit devenu chair, que des natures si distantes se soient jointes dans l'Unité personne de l'Homme-Dieu, fermons nos oreilles, et notre esprit, et notre coeur, à l'esprit d'investigation; révérons aujourd'hui encore, par une vénération silencieuse, le mystère divin que les anges eux-mêmes désirent seulement de contempler, - désirent de contempler, parce qu'ils aiment la Sagesse de Dieu, mais n'osent pas sonder, parce qu'ils révèrent l'Impénétrabilité de Dieu. *Ne cherche point ce qui est au-dessus de toi, et ne sois pas ce qui est plus fort que toi* (Sag 3,21), dit le sage. Une sagesse peu commune se cache dans celui qui demeure tranquillement dans ignorance de ce qui est caché, par piété et humilité.

Si tu veux philosopher, ne le fais pas de tes raisonnements des échelles qui, pour être artistiques peut-être, n'en soit pas moins insuffisantes pour arriver à l'inaccessible; ne sois pas curieux de savoir comment la Divinité, qui est infiniment élevée, peut, par une miséricorde infinie, Se rapprocher de l'humanité et S'unir avec elle. Cherche plutôt, ce qui est moins inabordable et ce dont ta sagesse a plus besoin, comment l'homme peut s'approcher de Dieu, ou ne pas rester éloigné lorsque Dieu daigne Se rapprocher de lui. Tu peux, sans encourir le blâme, demander : Comment la Mère de Dieu a-t-elle atteint à sa haute élection ? Comment s'est-elle préparée à une communion si miraculeuse avec Dieu ? Par quels efforts ? Par quelles vertus ? Elle ne cache pas ce secret, parce qu'elle désire te montrer, à toi aussi, le chemin pour te rapprocher de Dieu, sinon autant qu'elle, cependant jusqu'à un certain degré auquel tu peux arriver aussi en suivant la même voie. Elle explique cette grande chose par une petite parole : *Il a regardé l'humilité de sa servante*. En disant cela, la très sainte Vierge, sans aucun doute, pensait uniquement à exalter la Bonté de Dieu, et non à s'attribuer rien à elle-même; mais l'Esprit saint, qui a inspiré son cantique, a gouverné sa parole de manière à y faire apparaître clairement la présence de l'une des vertus qui rapprochent le plus de Dieu. La prière, le jeûne, la chasteté, la foi, l'amour pour Dieu, en un mot, toutes les vertus enveloppaient l'âme de la très sainte Vierge; mais l'humilité les protègent, les consommait, les élevait et les mettait sous les Yeux de Dieu. *Il a regardé l'humilité de sa servante*.

Nous connaissons même, semble-t-il, par la tradition des saints, l'occasion spéciale et déterminée dans laquelle l'humilité de la très sainte Vierge lui attira la protection de la grâce et sa haute élection. Elle aimait, soit à s'entretenir avec Dieu dans la prière, soit à écouter les entretiens de Dieu dans la sainte Écriture. Elle lut un jour dans le livre du prophète Isaïe la prophétie sur le Christ et sur sa Mère : *Voilà qu'une vierge concevra dans son sein et enfantera un fils, et lui donnera le nom d'Emmanuel* (Is 12,14), et la foi illumina, et l'amour enflamma son âme; mais, par humilité, ne se jugeant pas digne de prier pour un rapprochement immédiat avec Emmanuel, avec l'Homme-Dieu Lui-même, elle borna sa prière à ce qu'il lui fût donné de voir la Mère d'Emmanuel et de s'approcher d'elle, et cela, pas plus qu'en qualité de servante. C'est ainsi que, par l'humilité du coeur, elle préparait en elle la voie au doux et humble de coeur, Jésus; et sur elle s'accomplit, avant d'avoir été exprimée, sa parole : *Celui qui s'humilie, sera élevé*. Elle pria la future Mère de Dieu, qu'elle voyait dans le miroir de la prophétie, pour être jugée digne de l'honneur d'être sa servante, et par là elle devint elle-même, dans la réalité, la Mère de Dieu : *Il a regardé l'humilité de sa servante*.

Recevons, mes frères, de l'Institutrice remplie de la grâce de Dieu, le saint enseignement de l'humilité, qui, lui est commun avec Jésus Christ Lui-même. *Car il a dit aussi* : Apprenez de Moi que Je suis doux et humble de coeur; et en même temps Il a promis et le fruit et la récompense de l'humilité : *Et vous trouverez le repos de vos âmes*. (Mt 11,29).

Si, pour quelqu'un, il ne paraissait pas clair pourquoi l'humilité, vertu qui n'est pas éclatante, est hautement appréciée devant Dieu, et pourquoi *Il donne de préférence la grâce aux humbles* (1 Pi 5,5), que celui-là réfléchisse aux rapports de l'humilité avec les autres vertus, et à son opposition avec le vice.

S'il n'y a rien de plus désagréable à Dieu que l'orgueil, parce qu'en lui se cache la déification de soi-même, par opposition, rien ne doit être plus agréable à Dieu que l'humilité, qui, se comptant pour rien, renvoie à Dieu tout bien, tout honneur et toute gloire. L'orgueil ne reçoit

pas la grâce, parce qu'il est rempli de lui-même; l'humilité reçoit facilement la grâce, parce qu'elle est vide, soit d'elle-même, soit de toute créature. Si l'orgueil des anges les a précipités du ciel dans l'enfer, il en faut, par opposition, conclure que l'humilité peut, de l'enfer lui-même, c'est-à-dire du fond même du péché, élever jusqu'au ciel. Si la plus haute des vertus, l'amour, selon la parole de l'Apôtre, *est patient, n'est point envieux, ne s'enorgueillit pas, ne s'irrite pas, et ne doit jamais finir* (1 Cor 13,4-8), c'est parce que l'humilité la soutient et l'assiste.

L'humilité est le sel des vertus. Comme le sel donne la saveur aux aliments, ainsi l'humilité communique aux vertus la perfection. Sans le sel, la nourriture se corrompt facilement : sans l'humilité, la vertu s'altère facilement par l'orgueil, la vanité, l'impatience, et elle périt. Il y a une humilité que l'homme acquiert par ses efforts, en reconnaissant sa faiblesse, son indignité, son néant, en se reprochant lui-même secrètement ses erreurs et ses défauts, en ne se permettant pas de juger son prochain, en se réprimant par le travail et l'obéissance, en choisissant en tout ce qui est simple et sans affectation, et il y a une humilité à laquelle Dieu amène l'homme par ses décrets, en permettant qu'il éprouve les afflictions, les contradictions, les humiliations, le dénuement.

Efforcez-vous avec espérance de vous humilier activement vous-mêmes, en vous encourageant par les paroles de l'apôtre Jacques : *Humiliez-vous devant le Seigneur, et Il vous élèvera* (Jac 4,10). Abandonnez-vous avec confiance au Dieu qui humilie, en faisant attention à l'exhortation de l'apôtre Pierre : *Humiliez-vous sous la Main puissante de Dieu, afin qu'Il vous élève quand il en sera temps* (I Pr 5,6).

Que Dieu regarde favorablement toute âme qui s'humilie, et qu'Il nous donne de reconnaître par l'expérience que le Seigneur est près des coeurs contrits, et qu'Il sauve les humbles d'esprit. Amen.

SERMON POUR LA FETE DE L'ANNONCIATION  
DE LA TRES SAINTE MERE DE DIEU

1849

«Une semence sainte sera sa stabilité.» (Is 6,13)

Gloire et reconnaissance au Créateur des temps, qui a créé le jour que nous célébrons aujourd'hui par un souvenir et une solennité, – le jour de l'Incarnation du Fils de Dieu ! C'est un des jours peu nombreux sur lesquels s'appuient tous les jours de la terre pour ne pas s'écrouler dans une seule nuit infernale et sans fin. C'est que l'Incarnation du Fils de Dieu est un tel événement qu'Il soutient la stabilité et la prospérité du genre humain, conjointement avec les autres créations faites pour son service et subordonnées à sa destinée. Cette pensée me semble avoir été suggérée au prophète Isaïe quand il lui a été dit : *Une semence sainte sera sa stabilité.*

Voyons si cela ne nous donnera pas la petite semence d'un discours sur la semence sainte de quelques productions mentales, pour la nourriture de l'âme.

Pour atteindre à l'exacte intelligence des paroles que nous venons de citer sur la semence sainte, il faut examiner tout un événement de la vie du prophète.

À Jérusalem, dans le temple ou au-dessus du temple, Isaïe vit le Seigneur assis sur un trône élevé, remplissant le temple de sa Gloire, entouré de séraphins qui Le glorifiaient avec une telle force que les portes du temple furent ébranlées à leur voix, et que le temple se remplit de fumée. Malheur à moi ! s'écria le prophète consterné, se croyant perdu parce qu'il avait vu le Roi Seigneur des armées, ayant, suivant son propre aveu, les lèvres impures, et vivant au milieu de gens qui avaient les lèvres impures. Mais le Seigneur se montra aussitôt relevant l'humble. Un séraphin prit un charbon ardent sur l'autel des parfums, et, en ayant touché les lèvres d'Isaïe, lui annonça la purification de ses péchés. Le feu mystérieux pénétra l'âme du prophète, et l'enflamma de courage et de zèle. *Qui enverrai-je*, demanda le Seigneur, *et qui ira vers ces gens*, (Is 6,8), c'est-à-dire vers les Juifs, auxquels Isaïe venait de faire allusion, désignant discrètement, sous la dénomination de lèvres impures, leurs âmes impures et leur vie impure ? Isaïe enflammé ne craignit plus de répondre : *Me voici, envoie-moi* (8). Va, dit le Seigneur, et dis à ces gens qu'en entendant ils n'entendent pas, qu'en voyant ils ne voient pas, que leur cœur s'est endurci, que leurs oreilles entendent difficilement, que leurs yeux sont fermés; c'est pourquoi ils n'entendront pas, et ne verront pas, et ne se convertiront pas afin que Je les guérisse. Le prophète eut pitié et demanda : *Jusques à quand, Seigneur* (11) ? Longtemps ne se convertiront-ils pas, et ne les guériras-tu pas ? Le Seigneur continua : Les villes seront désolées; il n'y aura plus d'hommes; la terre restera déserte; il y aura à peine la dixième partie de ce qu'il y avait auparavant, et il y aura une nouvelle désolation. Mais le peuple juif sera comme le térébinthe ou le chêne qui, même après avoir été brisé, repousse de nouveau de sa racine ou d'un glane. *Une semence sainte sera sa stabilité.* Une semence sainte lui donnera la fermeté pour résister dans les dangers.

Si nous rapprochons ces paroles prophétiques des événements, leur signification s'explique et se détermine de la manière suivante. Les Juifs vivent dans le péché, et s'endurcissent dans le péché. Ils n'écoutent pas les prophètes qui les avertissent, les appellent à la pénitence, à la foi et au salut. Ils en seront punis par la captivité de Babylone. Ils reviendront de la captivité en plus petit nombre qu'auparavant, et ils seront encore soumis à des maux destructeurs aux jours des Maccabées. Mais, malgré tout cela, ce peuple ne périra pas. Pourquoi ? – Parce qu'en lui se conserve une sainte semence pour la conservation de laquelle il sera conservé lui-même par la Providence divine. *Une semence sainte sera sa stabilité.*

Ici se présente d'elle-même cette question: Quelle est cette sainte semence par laquelle est conservé un peuple pécheur et misérable ? – Si nous rappelons à notre mémoire l'aveu de David : *J'ai été conçu dans l'iniquité, et ma mère m'a enfanté dans le péché* (Ps 70,7), et si nous prenons en considération qu'il n'y a point de motif pour attribuer cet aveu à la personnalité particulière de David ni de sa mère, et que, par conséquent, il doit se rapporter généralement à la nature des enfants d'Adam, nous serons forcés de conclure qu'il n'y a absolument point de semence sainte entre des êtres nés selon la loi de la nature humaine déchue. Quelle est donc la semence sainte que Dieu Lui-même indiqua au prophète ? – C'est assurément celle qu'Il avait promise à Adam lorsqu'Il avait dit au premier ennemi du genre humain : *La semence de la femme*

*t'écrasera la tête* (Gen 3,15); celle dans laquelle il bénit Abraham en disant : *En ta semence seront bénies toutes les nations de la terre* (Gen 22,18); celle qu'il annonça par un nouveau symbole au roi David sous la dénomination de Roi éternel et de Fils de Dieu : *Je susciterai ta semence après toi; J'établirai soit trône pour les siècles; Je serai pour lui un Père* (2 Roi 7,12-14). Pour parler plus brièvement : L'unique semence essentiellement sainte dans la nature humaine, c'est Celui qui a été conçu du saint Esprit, et qui est né d'une Vierge sainte, notre Seigneur Jésus Christ.

Dieu, à qui, selon l'expression de l'Écriture, *toutes ses œuvres sont connues dès l'éternité* (Ac 15,18), et dont les Yeux, qui voient tout, *voient nos œuvres qui ne sont pas encore faites* (Ps 138,16), a vu dès l'éternité toutes les races, innombrables pour nous, des enfants d'Adam tombé, et il en a prévu et choisi une, sinon digne dans tous ses membres, du moins ayant conservé, dans quelques-uns, plus de restes des qualités primitives, ayant moins cédé à la contagion du péché, particulièrement disposée à recevoir et à conserver fidèlement la grâce, propre enfin, par une purification progressive par la grâce, à produire une vierge pure qui pût être le réceptacle de la Divinité incarnée, – d'une lumière communicable à la pureté seule, d'un feu consumant ce qui est impur. C'est pour cela aussi qu'il fallait garder cette race jusqu'à ce qu'elle portât la fleur la plus belle et le fruit le plus parfait de l'humanité, – la Vierge Marie, la Mère de l'Homme-Dieu. Mais comme cette race était contenue dans le peuple hébreu, il fallait donc aussi garder ce peuple. Et voilà pourquoi les prophètes ont été envoyés à ce peuple de préférence aux autres, pour l'imprégner d'une lumière bienfaisante, afin qu'il ne perdît pas la foi et qu'il ne pérît pas par ses péchés et ses égarements. Et pour qu'il ne pérît pas par ses ennemis et ses désastres, souvent furent employées des forces et des influences miraculeuses, comme, par exemple, la conduite à pied sec au travers de la mer, l'alimentation de quarante ans par la manne, l'extermination, par l'ange, de cent quatre-vingt-cinq mille hommes de l'armée assyrienne quand le roi Ézéchias n'était pas assez fort pour se défendre contre son grand nombre.

Ainsi la sainte semence fut le rempart et la défense du peuple hébreu jusqu'à ce qu'a la fin *un rejeton sortit de la racine de Jessé, et une fleur s'éleva de sa racine* (Is 11,1); que le Fils de Dieu naquit d'une fille de Jessé, parut sur la terre, vécut, enseigna, fit des prodiges, souffrit, mourut, ressuscita, S'éleva au ciel, envoya le saint Esprit, accomplit notre salut sur la terre. Le but de la Providence atteint, il ne fut plus besoin de garder les Juifs comme auparavant. En outre, ils repoussèrent eux mêmes la sainte semence en livrant le Christ à la mort. Et c'est pour cela que, quoique dans les derniers temps ils fussent assez nombreux et assez forts, ils furent cependant vaincus, privés de leur patrie, dispersés par toute la terre, et s'ils ne disparurent pas, ce fut pour rester un monument triste et en même temps instructif de la semence sainte et salutaire conservée en eux, mais non reconnue par eux, et aussi dans cette espérance que la sainte semence sortie d'eux régénérera un jour leurs restes.

Que pensent maintenant les enfants qui ne sont pas de la race d'Israël ? ne s'élèvera-t-elle pas en eux, cette pensée jalouse : Combien est heureux le peuple auquel il fut donné de conserver la sainte semence et d'être conservé par elle ! – Ne soyez point envieux, mais remerciez Dieu. Il a fait un seul peuple dépositaire de la sainte semence, c'est-à-dire de la race et de la Naissance de Jésus Christ; mais c'était pour accomplir par là le salut de tous les peuples et de tous les hommes, particulièrement leur salut spirituel et éternel, commençant toutefois à luire d'une manière bienfaisante même dans la vie extérieure temporelle.

Si ceux-là furent heureux auxquels fut donnée la sainte semence cachée, – le Christ s'avançant caché dans la promesse, devons-nous être moins heureux, nous à qui a été donnée la sainte semence manifestée, – le Christ venu, reçu par la foi ? Ne sommes-nous pas *engendrés*, comme dit l'Apôtre, *tout d'une semence corruptible, mais incorruptible, par la parole du Dieu, vivant et demeurant dans les siècles* (1 Pr 1,25) ? Ou bien *ne reconnaissez-vous pas*, dit un autre apôtre, *que Jésus Christ est en vous, à moins qu'en quelque chose seulement vous ne soyez pas éprouvés* (2 Cor 13,5) ? *Jésus Christ est en vous, espérance de gloire* (Col 1,27). *La piété envers Jésus Christ est utile à tout, ayant la promesse de la vie présente et de la vie future* (1 Tim 4,8). La véritable Église de Jésus Christ a de lui la promesse que même *les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle* (Mt 16,18); et n'est-il pas naturel que la qualité de l'invincibilité se communique aussi, à un certain degré, même au pays gardien fidèle et incorruptible de la véritable Église, en tant qu'il est constitué en un peuple orthodoxe, un empire pieux, sous la protection d'un monarque choisi de Dieu, auquel, assurément, ce n'est pas sans effet que la parole elle-même de Dieu attribue la dénomination empruntée à Jésus Christ et la dignité d'oint du Seigneur ? Ainsi, pour le nouvel Israël, de même que pour l'ancien, a sa signification cette antique parole : *Une semence sainte sera sa stabilité.*

Ainsi donc, nouvel Israël, peuple béni de Dieu, ne cesse pas de conserver en toi la sainte semence, et elle ne cessera pas de te conserver. Que la semence de la parole de Dieu dans l'esprit, que la semence de la foi en Jésus Christ et de l'amour pour Lui dans le cœur, soit nourrie par la prière, cultivée par la vertu; qu'elle manifeste sa puissance dans la vie et les bonnes actions, et Jésus Christ, habitant par la foi dans les cœurs, établissant son Église dans chacun et dans tous, sera pour vous le boulevard de votre stabilité inébranlable, le rempart de votre sécurité, votre lumière et votre paix au dedans, votre armure victorieuse contre toute attaque extérieure de forces ennemies visibles et invisibles. Cela est certain du côté de la grâce du Seigneur; et si cela pouvait devenir douteux, ce ne saurait être que par votre défaut de concours à la grâce : *à moins qu'en quelque chose seulement vous ne soyez pas éprouvés*, selon l'avertissement de l'Apôtre. C'est pourquoi il insiste dans son exhortation : *Éprouvez-vous vous-mêmes, pour savoir, si vous êtes dans la foi; éprouvez-vous vous-mêmes (2 Cor 13,5)*.

Si nous réfléchissons que l'Apôtre exhortait ainsi les chrétiens des beaux temps primitifs, dont la foi non seulement croissait visiblement, mais encore fleurissait en dons spirituels, don de guérison, don des langues, don de prophétie, et qu'il trouvait que c'était encore pour eux une question douteuse que celle-ci : si vous êtes dans la foi, nous qui buvons la lie des temps reculés, avec quelle sollicitude, avec quelle précaution nous devons nous éprouver pour savoir si nous sommes dans la foi ! Craignons de paraître inhabiles dans la foi; efforçons-nous d'acquérir l'art de la foi, non pas seulement d'une foi se montrant pour quelques instants sur les lèvres et dans les pensées, mais d'une foi profondément enracinée dans le cœur, constante, vive, active dans l'amour selon les commandements de Dieu, pure de pensées injustes, et par conséquent d'actions iniques, prête au sacrifice de nous-mêmes pour la vérité et la justice. *Telle est notre foi qui a vaincu le monde (1 Jn 5,4)*, et qui doit encore le vaincre jusqu'à ce que toute l'Église militante dans le temps devienne triomphante dans l'éternité. Amen.

## DEUXIÈME SERMON POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE

«Et c'est manifestement un grand mystère que ce mystère de piété, par lequel Dieu s'est manifesté dans la chair, a été justifié dans l'Esprit, s'est montré aux anges, a été cru dans le monde, s'est élevé dans la gloire. »(Tim 3,16)

Nous commémorons et nous célébrons aujourd'hui avec vénération ce jour unique dans les temps, ce sublime moment où le grand mystère de piété : *Dieu dans la chair*, a été apporté sur la terre, non dans la parole seulement, mais dans la force du Très-Haut, par l'archange Gabriel, caché dans le cœur pur et scellé dans le sein toujours vierge de la bienheureuse Marie, par son silence modeste. Ensuite, ce mystère, *caché à tous les siècles et à toutes les générations* (Col 1,26), s'est transformé en une gloire universelle; mais il n'en reste pas moins encore un mystère. C'est un grand mystère que ce mystère de piété par lequel Dieu s'est manifesté dans la chair.

On s'est étonné, sans aucun doute, de ce mystère, même dans le ciel lorsqu'il s'y est découvert, lorsque Jésus Christ ressuscité et monté au ciel pour s'asseoir à la droite de Dieu le Père, *s'est montré aux anges* dans la gloire de l'Homme-Dieu, qui leur était encore inconnue. L'étonnement du ciel, comme tout ce qui est céleste, est magnifique. Les anges s'étonnèrent de ce mystère et de la gloire de l'Homme-Dieu, mais ils n'en furent point troublés. Ils demandèrent : *Quel est ce Roi de gloire ?* Mais ils ne furent point curieux, ils ne doutèrent point; ils désirèrent connaître pour adorer, et avant que ne leur fût proclamée la solution de leur question : *Quel est ce Roi de gloire ?* ils l'avaient déjà accueilli comme le Roi de gloire, puisqu'ils avaient déjà crié : *Portes, élevez vos linteaux, et élevez-vous, portes éternelles, et le Roi de gloire entrera* (Ps 23,7-8). Plus ils voient ce mystère impénétrable, et plus ils le trouvent digne du Dieu incompréhensible, plus ils adorent, plus ils glorifient Dieu, plus ils sont éclairés de sa gloire et en goûtent la béatitude. Là, la connaissance et la gloire ne contredisent ni n'abaissent le mystère, et le mystère augmente la gloire et la lumière jusqu'à l'infini.

Mais la terre accueille-t-elle de la même manière le mystère admirable de Dieu dans la chair, – la terre, pour laquelle particulièrement ce mystère a été imaginé, et réalisé, et caché, et découvert, et abaissé, et élevé, et livré aux outrages, et glorifié ! – Elle est en vérité bénie entre toutes les femmes, l'unique très-sainte Vierge qui s'est montrée un tabernacle digne de ce mystère venu du ciel, afin qu'il ne retournât pas en arrière, comme un navire chargé de trésors qui a quitte un rivage sans port; – qui, ayant été élevé; à la dignité sublime de Mère de Dieu, n'a pas permis à sa pensée de sortir, de l'épaisseur d'un cheveu, de la profondeur de sa modestie; – qui a su embrasser le Verbe infini de Dieu dans une si petite parole humaine : *Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole* (Luc 1,38). Après elle, bénissons aussi ceux par qui le mystère de Dieu dans la chair a été cru dans le monde, qui l'ont reçu avec foi, l'ont conservé fidèlement, l'ont prêché à toutes les nations : – par qui il est arrivé jusqu'à nous dans une pureté inaltérable, dans une force toujours égale. Mais ce sont ceux qui, *quoiqu'ils soient dans le monde* (Jn 17,11), *ne sont pas du monde* (5,14). Et le monde ? – Il n'a pas voulu recevoir le mystère de Dieu qui devait le sauver : dès qu'il en a entendu parler, il s'est levé en tumulte pour le fouler aux pieds, pour l'étouffer sous le mensonge, le voiler du nuage de ses fictions, le couvrir de mépris et de calomnies, pour lui fermer le chemin avec le glaive, l'inonder du sang de ses témoins, l'ensevelir dans leurs tombeaux, le brûler dans le feu, le noyer dans l'eau, le détruire par tous les moyens possibles de destruction. Il n'a pas réussi ! En dépit de tous les efforts du monde, le mystère de Dieu dans la chair s'est transformé, comme je l'ai déjà dit, en une gloire universelle. Mais à présent encore, combien de gens ou n'ont point reconnu ce mystère, ou, l'ayant reconnu, ne l'ont point reçu ! Et ce qui est encore plus triste, c'est que, même parmi ceux qui l'ont reçu en héritage de leurs pères et de leurs aïeux, il reste encore, ou il apparaît des hommes qui ne savent que faire de ce mystère incompréhensible; ils demandent tantôt avec curiosité, – pourquoi il a été pris, pour le salut du genre humain, un moyen aussi extraordinaire que l'incarnation de la Divinité; tantôt avec doute, – si vraiment, sans ce moyen, le salut de l'homme n'était pas possible. Mais où il y a curiosité, il n'y a pas encore connaissance pure; là où il y a doute, il n'y a pas encore foi entière.

Le mystère repousse loin de lui la curiosité, par cela même qu'il est le mystère. Il appelle à lui la foi : du reste, il ne défend pas à celle-ci de s'appuyer en passant sur le secours d'un

raisonnement modeste, pour enlever de son chemin les pierres d'achoppement qu'y jette le doute.

Si, maintenant, l'homme ose raisonner sur la nécessité de l'incarnation du Fils de Dieu pour nous et pour notre salut, le croyant peut prendre pour base de son raisonnement les propositions suivantes de Jésus Christ lui-même.

Première proposition : *Nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père; nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler* (Mt 11,27). Que, sans la connaissance de Dieu, on ne puisse être sauvé et entrer dans la béatitude éternelle, c'est ce dont ne saurait douter aucun homme sensé. Mais si le trésor de la connaissance de Dieu demeure caché dans le sein de la Divinité elle-même, inaccessible à cause de l'impossibilité d'atteindre à sa hauteur; si celui-là seulement peut y puiser pour les nécessités de son salut, à qui le Fils veut l'ouvrir; si, en même temps, nul ne connaît, si ce n'est le Père, le Fils lui-même qui peut seul révéler à l'homme la connaissance de Dieu, comment donc peut s'accomplir la révélation salutaire de la connaissance de Dieu ? Il a fallu que le Fils de Dieu, des hauteurs de l'impénétrabilité de la Divinité, qui est bien au-dessus de toutes les images de connaissance, descendît, pour ainsi dire, dans quelques images compréhensibles, de même qu'il s'appelle lui-même *l'image du Dieu invisible* (Col 1,15). Mais dans quelles images ? – Certainement dans des images rapprochées de la Divinité, dans des images spirituelles. Admettons que cela soit ainsi. Par là nous commençons à comprendre comment s'accomplit la révélation de la connaissance de Dieu au ciel, dans le monde spirituel, angélique. Mais la terre n'est pas le ciel, et les hommes ne sont pas les anges. Particulièrement dans l'état actuel de la terre et de l'homme, le ciel et l'ange sont cachés pour la terre et pour l'homme : conséquemment, la révélation même de la connaissance de Dieu, propre au ciel et aux anges, ne serait pas encore une révélation pour la terre et pour l'homme. Et ainsi, il a fallu que le Fils de Dieu, quand il a voulu révéler à l'homme actuel la connaissance de Dieu qui le doit sauver, descendît encore, et entrât dans des images de connaissance plus rapprochées de l'homme; que le Verbe de Dieu, sans cesser d'être le Verbe de Dieu, entrât dans des images du verbe humain; que l'image du Dieu invisible, sans cesser d'être ce qu'elle est, entrât dans des images visibles pour l'oeil de l'intelligence terrestre; qu'elle se manifestât, ou dans des images transitoires, – et voilà les révélations et les visions des saints; ou dans une image permanente, – et voilà l'incarnation du Fils de Dieu.

Seconde proposition : *Personne ne vient au Père que par moi* (Jn 14,6). Que signifient ces mots : venir à Dieu ? – Certainement l'homme ne peut, ni en marchant sur la terre, ni porté sur des ailes dans les airs, venir à Dieu qui *habite une lumière inaccessible, qu'aucun homme n'a jamais vu, ni ne peut voir* (I Tim 6,16) dans son essence. Qu'est-ce donc que venir à Dieu ? On vient à celui dont on est éloigné; mais comment peut-on être éloigné de Dieu qui est partout ? – Dieu est Esprit (Jn4,24) : on doit donc aussi venir à lui spirituellement. L'éloignement et le rapprochement spirituels s'opèrent principalement par la volonté. Par une volonté de péché, méchante, l'homme s'éloigne de Dieu, ainsi qu'il est dit dans l'Écriture : *Vos crimes vous séparent de Dieu* (Is 59,7). Par une volonté pénitente et bonne, l'homme s'approche de Dieu. Et voilà ce qui ne peut se faire sans le Fils de Dieu incarné, comme il le dit lui-même : *Personne ne vient au Père que par moi*. Si vous demandez : Pourquoi donc l'homme ne pourrait-il pas venir à Dieu par sa seule volonté propre, qui est libre ? Je vous répons : A la bonne heure ! Faites-en l'épreuve. Mais si vous êtes attentifs, vous trouverez et vous avouerez, sans aucun doute, ce que de meilleurs que vous et moi ont avoué : *Je trouve en moi la volonté de faire le bien, mais je ne trouve point le moyen de l'accomplir; car je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas* (Rom 7,18-19). Quelque étrange que soit aux yeux de la raison ce phénomène de contradiction dans la nature humaine, il a été depuis longtemps observé même par ceux auxquels cette observation n'a pas été inspirée par le christianisme, et si l'on en approfondit attentivement la cause, on peut se convaincre qu'il en doit être ainsi dans certaines circonstances données. Dieu seul est la source du bien et de la force. Si l'homme est dans le bien, et, par là, en communication avec Dieu, il puise continuellement en Dieu la force de faire le bien, et, par conséquent, autant il est disposé à désirer le bien, autant il est fort pour le faire. Mais s'il s'est laissé aller au péché, et que, par là, il se soit séparé de Dieu, alors, selon la mesure de son éloignement de Dieu, diminue pour lui la faculté de puiser la force en Dieu, et, par conséquent, lorsque sa volonté, en vertu de sa liberté naturelle, fait un mouvement de retour vers le bien et vers Dieu, la force de faire le bien ne répond plus au désir de le faire; et l'homme ne peut pas venir à Dieu de lui-même, sans un secours particulier, extraordinaire de Dieu qui lui envoie la force, – sans un médiateur qui soit capable de combler la distance entre Dieu et l'homme, de faire disparaître la séparation, de rétablir la

communication sans interruption, – sans un médiateur qui rapproche, dans une unité parfaite, les deux parties séparées, – Dieu et l'homme. Et ce médiateur, c'est le Dieu-Homme.

Troisième proposition : *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle* (Jn 3,16). Dieu ne peut rien faire de superflu ni d'inutile, car cela ne serait pas conforme à sa sagesse. Si donc Dieu a donné son Fils unique au monde, il est clair que cela était nécessaire. Pourquoi ? – Pour que, comme le dit lui-même le Fils de Dieu, quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Est-il bien vrai que sans cela le monde aurait péri, et n'aurait pas eu la vie éternelle ? – Cela est évident. Pourquoi ? – Pour rendre ceci intelligible autant que possible, remontons, par la pensée, au commencement des créatures. Il est écrit au Livre de la Sagesse : *Dieu n'a point fait la mort* (Sag 1,15). Cette ligne du Livre de la Sagesse divine, toute sagesse humaine peut la transcrire dans son livre sans aucune difficulté, si elle n'est pas complètement privée de toute intelligence de Dieu, le Créateur souverainement parfait. Dieu est un principe purement vital. La créature, comme créature, est soumise à des changements; mais ces changements dans la création, et sous la direction du Créateur souverainement parfait, peuvent être ordonnés régulièrement, pour la perfection, sans souffrance, sans dissolution des parties grossières, impures, mortes, même dans le cas de leur résolution dans leurs éléments constitutifs, qui pourrait s'opérer légèrement et agréablement, comme, par exemple (autant qu'on puisse trouver de ces exemples dans la constitution actuelle et imparfaite des créatures), la résolution de l'huile pure en lumière, ou celle de l'encens en un parfum suave. D'où vient donc le désordre, la difformité, l'impureté, la souffrance, la dissolution, la corruption, en un mot, la mort ? – Il me semble que même le raisonnement scientifique ne saurait rien trouver à répondre à cela que ce que nous dit l'enseignement révélé de Dieu : *Le péché est entré dans le monde, et, par le péché, la mort* (Rom 5,12). Le péché, comme éloignement de Dieu, est en même temps un *éloignement de la vie de Dieu* (Éph 4,18), et par conséquent, tôt ou tard, – la mort, pour les êtres corporels, dissolubles, temporelle, et pour les êtres spirituels, indissolubles, éternelle, parce qu'il n'y a et n'y aura jamais d'autre source de vie que Dieu. Ainsi, le péché et la mort sont garants dans le monde, l'un pour l'autre, de leur présence. Voyez-vous le péché régnant dans le monde, vous pouvez dire : Le monde se trouve sur le chemin de la mort. Y voyez-vous la mort, vous pouvez dire : Le monde, certainement, a péché et marche à sa ruine. Celui qui n'est pas assez aveugle pour ne voir, dans le monde, le règne ni de l'un ni de l'autre, ni du péché, ni de la mort, peut comprendre combien le monde a besoin d'être retenu sur le penchant de sa ruine, de recevoir à nouveau le don de la vie éternelle. Et c'est pour répondre à cette nécessité que Dieu a donné son Fils unique. La mort et la ruine s'avancent sur l'homme, et comme conséquence naturelle de son éloignement de Dieu, et en même temps comme effet de la justice de Dieu sur le péché. C'est pourquoi, pour sauver l'homme, il faut, en premier lieu, satisfaire la justice de Dieu (parce qu'aucun attribut de la Divinité ne peut être privé de l'action qui lui est propre, et parce que la déclaration du pardon sans condition, ou de l'impunité, serait le plus sûr moyen de pousser l'homme en avant dans la voie du péché où il est engagé, et par conséquent, non vers le salut, mais vers la ruine); – en second lieu, introduire à nouveau dans l'humanité la vie divine pour vaincre et anéantir la mort qui règne en elle. Exigences difficiles et naturellement impossibles ! Satisfaire la justice de Dieu, c'est livrer le pécheur à la mort éternelle, et alors disparaît complètement pour lui la possibilité de la vie éternelle. Comment aussi rapprocher la vie du Dieu très saint, de l'homme pécheur ? Le contraste si tranché des extrémités rapprochées menace plus de destruction la créature indigne, comme le feu l'herbe sèche, qu'il ne lui donne l'assurance du salut. Que fait donc le Dieu des miracles ? Il infuse sa vie hypostatique, son Fils unique dans une petite partie de la nature humaine, partie choisie, préparée longtemps par l'action secrète de ses desseins et préservée du mélange contagieux du pèche; il unit la Divinité et l'humanité dans l'unique hypostase du Dieu-Homme; il soumet la Divinité revêtue de l'humanité à toutes les conditions de l'humanité, hormis le péché, même à la faiblesse, à la souffrance, à la mort. Et qu'arrive-t-il ? – La justice de Dieu est parfaitement satisfaite, parce que, dans la personne du Dieu-Homme, l'humanité a subi la peine de mort prononcée contre elle, et l'a subie entièrement, puisque même un instant seul de mort du Dieu-Homme, par la co-présence de la Divinité éternelle, équivaut à l'éternité; sur la satisfaction de la justice est fondé le droit du Rédempteur de pardonner au pécheur repentant, sans l'espérance pernicieuse de l'impunité pour celui qui ne se repent pas; et, en même temps, la vie divine, descendue dans les profondeurs de la mort humaine, mais sans être, à cause de sa nature, retenue par la mort, resplendit, du fond de la mort, sur toute l'humanité morte par le péché, et rend la vie à toutes les âmes qui s'ouvrent à elle par la foi, et qui ne la repoussent pas par l'incrédulité et l'endurcissement. Voilà comment Dieu a aimé le monde.

Ces réflexions donnent lieu à ces questions : Comment donc l'homme a-t-il vécu, a-t-il fait le bien, a-t-il connu Dieu dès avant l'accomplissement de l'incarnation de la Divinité ? Comment vivent, font le bien, connaissent Dieu, aujourd'hui encore, les hommes qui n'ont pas profité des fruits de l'incarnation de la Divinité ? Ces questions méritent attention. Pour ceux qui n'ont pas assez pénétré dans les profondeurs du mystère de Dieu dans la chair, pour en voir, de l'intérieur, la lumière vivifiante, pour en expérimenter la puissance salutaire, la solution de ces questions peut leur montrer, au moins du dehors, la sublimité de ce mystère qui seul fait de tout le genre, humain un édifice harmonieux d'une unité admirable dans sa diversité, couvrant toute l'étendue de l'espace et des temps, et perdant son sommet dans le ciel, édifice hors duquel l'humanité présente des ruines désordonnées, s'élevant rarement quelque peu en certains endroits et à certaines heures, mais généralement rompues, dispersées, dépassant à peine le niveau du sol.

Comment l'homme a-t-il vécu jusqu'à Jésus Christ ? – Il a vécu dans l'innocence première de sa création, au moyen de sa communication avec le Verbe-Dieu, *en qui était la vie, et la vie était la lumière des hommes au commencement de la même manière qu'elle l'a toujours été depuis* (Jn 1,1-4). Mais depuis que le péché a eu séparé l'homme de Dieu, jusqu'à Jésus Christ, si l'homme, *déjà mort par le péché* (Ép 2,5) intérieurement, a vécu encore extérieurement, et s'il a même apparu encore en lui quelques éclairs de la vie supérieure, c'est qu'il a vécu en premier lieu des restes de la vie que Dieu lui avait donnée au commencement, de la même manière qu'un rejeton, coupé sur un arbre vivant, vit jusqu'à l'épuisement de sa sève, ou jusqu'à ce qu'il soit enté sur un autre arbre vivant; il a vécu, en second lieu, des prémices anticipées de la vie de Jésus Christ que l'on ne chercherait pas en vain au delà du berceau de Bethléem et avant l'Annonciation de Nazareth qui fut, on peut le dire, finale, et non initiale. En effet, dès que la vie primitive eut été altérée par le péché, il fut nécessaire d'appliquer à l'humanité le remède de Jésus Christ, et il lui fut appliqué par ces mots de la première promesse de l'incarnation du Verbe de Dieu : *La postérité de la femme écrasera la tête du serpent* (Gen 3,15); et depuis ce jour, il commença et il continua sans interruption d'agir efficacement, comme il est facile de le voir par les patriarches et les prophètes. Pour ce qui est de la vie naturelle de l'humanité, altérée par le péché, peut-on ne pas voir, et dans les temps anciens et aujourd'hui, comment elle marche, non vers le perfectionnement, mais vers la ruine et la mort; comment, dans le cours des siècles, elle s'est abrégée dans le nombre des années de la vie individuelle; comment elle s'est brisée et dispersée en mottes désunies qu'on appelle races ou peuples; comment, chez plusieurs peuples étrangers à Jésus Christ, elle est tombée jusqu'aux derniers degrés de la vie bestiale et brutale ?

Comment l'homme a-t-il reconnu et reconnaît-il Dieu, comment a-t-il fait et fait-il le bien avant le christianisme et sans le christianisme ? – Je ne ferai à cette question qu'une réponse : S'il a reconnu Dieu, il l'a reconnu à l'aide des restes de la lumière primitive dans son esprit, avec le secours d'une pieuse tradition; s'il a fait quelque chose de bien, dans un certain sens, c'est par ce qui est resté de bonté primitive dans sa volonté.

Par la chute de l'homme dans le péché, l'image de Dieu a été brisée en lui, mais non entièrement détruite ni effacée; le Soleil éternel a disparu à son âme, mais quelques rayons de son coucher en touchent encore les sommets. Et à cette lumière affaiblie, *les perfections invisibles de Dieu, aussi bien que son éternelle puissance et sa divinité, sont devenues visibles depuis la création du monde par tout ce qui a été fait* (Rom 1,20). *Les gentils, qui n'ont point la loi, font naturellement les choses que la loi commande; – ils font voir que ce que la loi ordonne est écrit dans leurs coeurs* (2,14-15). Mais on dira peut-être : S'il y a naturellement, dans le genre humain, quelque connaissance de Dieu, quelque pouvoir de faire le bien, n'aurait-il donc pas pu, aussi par des moyens naturels, aidés d'efforts prolongés et d'une coopération réciproque, être élevé, perfectionné et sauvé ? La réponse à cela n'est pas bien difficile : car les expériences sont faites, il n'y a qu'à les rappeler. Le genre humain, avant le christianisme, dans le cours de plusieurs milliers d'années, a eu tout le temps d'essayer ses efforts naturels. Qu'a-t-il produit ? – Après les antiques traditions sur l'unité de Dieu, sur l'innocence du paradis terrestre, ou, comme on disait chez les païens, sur l'âge d'or, – le polythéisme, l'idolâtrie, des vices et des crimes dont les noms seuls effraient par leur horreur contre nature, comme, par exemple, non seulement l'homicide, mais l'infanticide, le parricide et l'anthropophagie. Le monde païen, digne de pitié dans son ignorance, devient, lorsqu'il arrive à la civilisation, repoussant par la dépravation qui va ordinairement de pair avec elle et s'en fait un instrument. Qu'a fait la philosophie païenne ? A-t-elle amené une seule ville païenne ou un seul village à la connaissance du Dieu unique ? N'est-ce pas elle, au contraire, qui a introduit des doutes sur l'existence de Dieu et de la vertu ? – Aux temps du christianisme, il était facile à la raison d'allumer de nombreux foyers de connaissance naturelle au soleil de la révélation divine; mais, même dans ces temps, la raison naturelle, en

voulant agir sans le Christ, ne s'est-elle pas privée des restes mêmes de la lumière spirituelle, ne s'est-elle pas couverte d'opprobre par des fureurs dont on n'avait pas eu d'exemple même dans le paganisme, et notamment, n'a-t-elle pas proclamé l'athéisme par une loi d'État ? Que l'on appelle cela un accident passager, un désordre particulier, un abus de la raison chez quelques hommes en proie à leurs passions dans une manifestation vaste, mais purement extérieure; je ne le contesterai pas, si vous voulez; mais si c'est un abus, un désordre, une maladie, où est donc l'usage légitime, l'ordre, la santé de la raison naturelle, sans la haute direction de la révélation, sans le médecin Jésus Christ ? Que l'on montre, si l'on peut, une manifestation plus large, ou tout au moins égale, une tentative sociale de cette même raison dans le sens du perfectionnement et du bonheur de l'humanité ! Et qui peut répondre que cet abus, ce désordre, cette maladie ne reparaitront pas souvent, sous des aspects nouveaux selon les circonstances, avec une nouvelle violence, si vous ne soumettez cette raison à une tutelle supérieure, si vous lui laissez toute indépendance; si, avant d'avoir reçu d'elle ce service impossible, vous la proclamez la libératrice du genre humain ? En vérité, assez de tristes expériences ont démontré que le salut de l'humanité par elle-même, par des moyens naturels et par les efforts de la raison, n'est rien de plus qu'un rêve, un délire douloureux de l'humanité, malade spirituellement. L'effort le plus utile, le seul efficacement salutaire que puisse faire la raison humaine pour le perfectionnement et le bonheur de l'humanité, ne peut consister qu'à envisager et à mesurer froidement ses forces, ses moyens, son impuissance pour arriver à ce grand but; à comprendre la possibilité, à avouer la nécessité d'une révélation d'en haut; à se rapprocher du grand mystère de piété, à déposer à ses pieds ses armes et sa couronne, à se livrer enfin à un noble esclavage, à une libre soumission à la foi au Dieu qui s'est manifesté dans la chair.

Chrétiens, enfants de la foi, héritiers de la Révélation, gardiens des mystères divins ! bénissons le Dieu des mystères et de la Révélation. Glorifions le Dieu-Homme, le Chef et le Consommateur de la foi. Gardons le mystère de Dieu, qui nous a été confié si généreusement. Songeons en outre qu'il ne serait pas convenable de garder le mystère de piété dans une âme et une vie impures. Il faut garder un trésor saint et divin dans une arche d'or pur, – *le mystère de la foi dans une conscience pure.* (I Tim 3,9). Amen.

TROISIEME SERMON  
POUR LA FETE DE L'ANNONCIATION  
DE LA TRES SAINTE MERE DE DIEU

«Elle réfléchissait à ce que voulait dire cette salutation.» (Luc 1,29)

Vous voyez que la très sainte Vierge réfléchissait; et, à ce qu'il me semble, elle nous enseigne la réflexion. Expliquons-nous.

Lorsque l'archange Gabriel, envoyé pour lui annoncer l'Incarnation en elle du Fils de Dieu, commença son annonce par cette salutation : *Réjouis-toi, pleine de grâce : le Seigneur est avec toi : tu es bénie entre les femmes*, alors, selon le récit de saint Luc, elle fut *troublée de ses paroles*, et, comme l'archange lui-même l'observait profondément, elle fut effrayée. En effet, comme esprit, il voyait à travers son silence même ce qui se passait dans son esprit, et il lui dit : *Ne crains pas Marie*; par conséquent, il voyait en elle de la crainte.

Que nous arrive-t-il à nous, quand nous sommes saisis de trouble et de crainte ? - Nous tremblons, nous poussons un cri, nous nous efforçons de nous enfuir, et quelquefois nous perdons la tête au point de ne pouvoir plus dominer ni nos pensées, ni nos paroles, ni nos mouvements. C'est l'effet de notre imperfection, de notre pusillanimité, de notre faiblesse. Cela ne devait pas être dans la Vierge pleine de grâce, et cela ne fut pas en elle. Par l'effet d'une cause extérieure, ayant éprouvé involontairement du trouble et de la crainte, elle maîtrisa aussitôt son trouble, elle calma aussitôt sa crainte. De quelle manière ? Par le moyen de la réflexion. *Elle réfléchissait.*

*La crainte*, dit le Sage, *la crainte n'est autre chose que la privation du secours qui vient de la réflexion* (Sag 17,11). La très sage Vierge ne resta pas longtemps dans la privation de ce secours, mais elle en usa sans retard : Elle réfléchissait.

La salutation inusitée de l'archange fut l'objet de sa réflexion comme elle était la cause de son trouble et de sa crainte. Elle fut troublée de ses paroles, et elle réfléchissait à ce que voulait dire celle salutation. L'archange appela la Vierge Marie pleine de grâce, c'est-à-dire remplie des dons sublimes de Dieu, qui surpassent les qualités naturelles, et bénie entre les femmes, ce qui, selon la propriété du langage sacré, signifie: bénie particulièrement au-dessus de toutes les femmes de tout le genre humain. Il n'est pas étonnant que cela l'ait jetée dans le trouble et la crainte, comme une personne emportée inopinément sur une hauteur. Comment donc chercha-t-elle le secours qui vient de la réflexion, et le trouva-t-elle ? Cela, le regard de l'Archange put le pénétrer; nous, nous ne pouvons que le conjecturer. Que ferai-je, pensa-t-elle probablement ? - Recevrai-je cette salutation inusitée ? - Je crains que cela ne me soit imputé à orgueil. La repousserai-je ? - Je crains d'offenser, par mon incrédulité, non seulement l'envoyé de Dieu, mais encore Celui qui l'a envoyé. J'attendrai dans le silence ce que Dieu manifestera ultérieurement. - Ainsi, elle n'accueillit pas la haute salutation, et par là elle sauvegarda son humilité; mais elle ne la repoussa pas non plus, et par là elle sauvegarda sa foi. Mais en sauvegardant son humilité et sa foi, elle sauvegardait aussi cette pure disposition d'esprit qui la rendait capable de recevoir la plus haute révélation de Dieu. A l'Annonciation divine qu'elle enfanterait le Christ Dieu, que l'Esprit saint descendrait sur elle, l'humilité la plus parfaite pouvait seule répondre d'une manière digne : Voici la servante du Seigneur; la foi la plus parfaite pouvait seule dire à l'archange avec une confiance sans inquiétude : *Qu'il me soit fait selon ta parole.*

Vous voyez, mes frères, que la Mère de Dieu, dans l'un des instants les plus difficiles de sa vie spirituelle, chercha du secours dans une méditation pieuse et humble, - et y trouva en effet du secours. Et si, l'Esprit divin nous a montré ce trait de sa vie spirituelle dans l'Écriture évangélique, et si, d'un autre côté, tout ce qui a été écrit, a été écrit d'avance pour notre édification, il faut reconnaître que, par l'exemple de Marie, il nous enseigne la méditation pieuse.

De ce que nous voyons dans l'Évangile la Mère de Dieu faisant usage de la méditation dans l'une des circonstances difficiles de la vie, on ne doit pas conclure qu'elle n'usait de la méditation que dans de rares circonstances pareilles. Nous savons par l'expérience que celui qui ne s'est pas instruit à la méditation et n'en a pas acquis l'habitude, celui-là n'y sait pas trouver du secours dans l'occasion inopinée et difficile. Ainsi donc, si la Mère de Dieu, dans une occasion inopinée et difficile, a trouvé du secours dans la méditation, cela prouve qu'elle s'était instruite de

bonne heure à la méditation, et qu'elle en avait acquis l'habitude. De cette manière, l'enseignement qu'elle nous donne par son exemple s'élargit, et nous en devons conclure qu'une pieuse méditation doit être la compagne constante de l'homme dans la vie spirituelle.

De même que de la semence cachée dans la terre croît l'arbre avec ses fruits, ainsi des pensées cachées dans l'âme de l'homme s'élève sa vie morale avec ses oeuvres. Selon l'espèce de la semence nourrie par la terre sont la plante et le fruit; selon l'espèce des pensées nourries par le coeur sont la vie et les oeuvres. Celui qui se laisse avoir des pensées distraites, inconstantes, non dirigées par la raison, chez celui-là naturellement doivent se montrer aussi, dans son genre de vie, la distraction, l'inconstance, le désordre. Ainsi donc, sème dans ton esprit et dans ton coeur des pensées pieuses et bonnes, afin qu'il en provienne une vie pieuse et vertueuse; et de plus, ne les jette pas superficiellement, occasionnellement, à l'aventure; mais, comme un semeur habile et soigneux judicieusement, avec ordre, avec mesure, place-les dans la profondeur du labour de l'esprit, et nourris-les constamment des sentiments du coeur; et, comme la terre, de la semence qui lui est confiée, attire profondément dans son intérieur des racines, et par là donne à la plante le moyen de s'élever et de s'étendre à l'extérieur, ainsi tu dois, par la méditation et la contemplation, enfoncer en toi, comme les racines d'une plante, le saint, et le bon, afin que ta vie active s'élève aussi en belles actions et s'étende en une abondance de bonnes oeuvres.

Dans notre temps, alors que les hommes *ont recherché plus qu'auparavant des pensées nombreuses* (Ec 7,30), alors que, dès les premières années de la vie, ils s'efforcent d'exciter et de fortifier l'activité de la pensée, alors que, dans la diversité de pensées nombreuses, ils cherchent une civilisation imaginaire, la distinction, les jouissances, l'intérêt, la gloire; alors que, par-là, les âmes s'ensemencent si facilement d'ivraie dans leurs pensées, il est particulièrement nécessaire de rappeler les hommes à la méditation solide, pure, élevée, pieuse.

Mais nous voyons dans la sainte Écriture que, même, dans les temps de l'antique simplicité, Dieu lui-même enseignait aux hommes la méditation pieuse. *Écoute, Israël*, dit Moïse par l'ordre de Dieu, *le Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur*, et : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu*; et, afin d'enraciner dans le peuple de Dieu ces vérités de piété capitales, Moïse continue : *Et que ces paroles que je le commande aujourd'hui soient dans ton coeur et dans ton âme; et tu les enseigneras à tes fils, et tu en parleras assis dans ta maison, et marchant dans le chemin, et couché, et debout* (Dt 6,4-7). Par ces paroles : couché et debout, on peut voir que la conversation signifie, chez Moïse, l'entretien non seulement avec les autres, mais aussi avec soi-même, c'est-à-dire la méditation.

Le prophète David proclame bienheureux l'homme dont la volonté est dans la loi du Seigneur, et qui s'instruit jour et nuit dans sa loi. Comment est-il possible de s'instruire jour et nuit dans la loi de Dieu ? Aux temps de David, le monde n'était pas aussi rempli de maîtres et de livres qu'il l'est, aujourd'hui, et ensuite, même au milieu de l'abondance de maîtres et de livres, on ne peut passer avec eux les jours et les nuits. Cependant, ce n'est pas un rêveur quelconque, mais un prophète qui a promis cette félicité et qui a indiqué comme un moyen de félicité l'étude de jour et de nuit de la loi de Dieu. Comment donc cela est-il possible ? - Cela est possible par le moyen de la méditation pieuse et de la prière du coeur, parce que l'homme peut s'en occuper, selon l'expression de Moïse, et assis dans sa maison, et marchant dans le chemin, et couché, et debout.

Frères chrétiens ! que serait-ce si, dans cet enseignement que Moïse et David donnaient, assurément non sans succès, à l'ancien et charnel Israël, nous ne faisons pas de progrès, nous qui nous glorifions de l'appellation d'Israël nouveau, spirituel ? Ne serait-ce pas honteux pour nous ? Ne mériterions-nous pas une condamnation sévère ? Ne négligeons donc pas de chercher, selon l'indication de Moïse, la félicité en nous instruisant le jour et la nuit dans la loi du Seigneur. Soyons attentifs à méditer, suivant l'instruction de Moïse, sur Dieu et sur ce qui Lui est agréable, et assis à la maison, et marchant dans le chemin, et couchés, et debout.

Pourquoi permettez-vous souvent à vos pensées, à l'instar de chevaux indociles et indomptés, de galoper sans direction, sans chemin, sans but ? Instruisez-vous à les réprimer des rênes et du mors d'une volonté ferme et d'un jugement solide, et, selon la nécessité, soit à les amener au repos, soit à les conduire par le droit chemin vers un but utile, et principalement vers le grand but de votre existence, - vers Dieu, vers Jésus Christ, vers le ciel, vers l'éternité.

Direz-vous que les objets de ce monde frappent malgré vous vos sens et entraînent vos pensées ? Il est vrai qu'ils peuvent malgré vous frapper vos sens; mais ils n'ont pas la force d'entraîner nos pensées si vous ne vous livrez pas vous-mêmes à cet entraînement. Vous pouvez, particulièrement avec le secours de Dieu, détourner vos yeux pour ne pas voir la vanité, ou, regardant le sensuel de l'oeil spirituel, vous pouvez, à l'exemple du bienheureux prélat Tikhon,

amasser dans le monde un trésor spirituel. Car tout ce qui est sous nos yeux, dit saint Macaire, est l'ombre et l'image des objets qui ont rapport à notre âme. Et c'est pourquoi, ainsi qu'il nous l'enseigne encore quand tu regardes le soleil, cherche le vrai soleil, parce que tu es aveugle. Quand tu élèves tes regards vers la lumière, reporte de là tes yeux sur ton âme, et vois si tu as en elle la vraie et bonne lumière, c'est-à-dire la lumière de Dieu.

Il est surtout propre au chrétien d'élever diligemment les méditations de son cœur vers Celui dont il porte le nom, - de se rappeler la vie du Seigneur Jésus Christ afin de la prendre pour modèle, d'être attentif à son enseignement et à ses commandements afin de savoir les remplir, de contempler pieusement ses Souffrances et sa Mort sur la croix pour l'expiation de nos péchés, et sa résurrection glorieuse pour notre bienheureuse résurrection, afin de nourrir et de fortifier de cette manière sa foi, son amour, son espérance, afin que le Christ Dieu vive dans l'homme dès cette terre, et qu'ensuite l'homme vive en Dieu dans le ciel pendant l'éternité. Amen.

## QUATRIÈME SERMON POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE MARIE

«Or, Marie dit : Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon voire parole.» (Luc 1,38)

Peu grandes, en apparence, sont ces paroles; mais une oeuvre sublime s'y trouve contenue.

Et nous aussi, nous nous appelons souvent nous-mêmes esclaves, et même esclaves des hommes, non pas, il est vrai, toujours avec la disposition d'être en effet ce que nous nous disons; mais quelquefois aussi, nous rampons réellement devant les hommes, même sans nécessité et sans y être obligés. Est-il donc difficile, en apparence, de s'appeler soi-même l'esclave ou la servante du Seigneur dont nous sommes tous forcément les esclaves, que nous voulions ou que nous ne voulions pas l'être et en prendre le nom ? Tout a été créé, dès le commencement, par sa parole, et, jusqu'aujourd'hui, à quelque moment qu'il en voie sa parole sur la terre, cette parole ne peut pas retourner à lui en vain. C'est pour cela qu'il n'est pas difficile, à ce qu'il semble, de répondre à une parole venant de lui par cette expression de consentement, qu'il soit fait selon sa parole, puisque cela doit être nécessairement.

En raisonnant de cette manière, un grand nombre auraient peut-être bien pu laisser passer sans attention, et peut-être même quelques-uns laissent-ils passer sans attention les paroles de Marie; mais le fait qui se dévoile dans ces paroles doit éveiller toute l'attention de quiconque réfléchit. Aux jours de la création du monde, lorsque Dieu prononça sa parole vivante et puissante : *qu'il soit fait*, la parole du Créateur produisit dans le monde les créatures; mais en ce jour sans exemple dans l'existence du monde, lorsque la divine Marie prononça son modeste et obéissant qu'il soit fait, j'ose à peine exprimer ce qui se passa alors : – la parole de la créature fit descendre dans le monde le Créateur. Ici aussi Dieu prononce sa parole : *Vous concevrez en votre sein et vous enfanterez un Fils* (Luc 1,31) ; *il sera grand; il règnera sur la maison de Jacob éternellement*; mais, – ce qui est en core divin et incompréhensible, – la parole de Dieu elle-même diffère son action, se laissant retenir par la parole de Marie : *Comment se fera ceci ?* Son modeste qu'il soit fait était nécessaire pour que le grand qu'il soit fait de Dieu eût son action. Quelle force secrète est donc contenue dans ces simples paroles : *Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole*, et produit un effet si extraordinaire ? – Cette force merveilleuse est le pur et parfait dévouement de Marie à Dieu, dévouement de sa volonté, de sa pensée, de son âme, de tout son être, de toutes ses facultés, de toutes ses actions, de toutes ses espérances et de toute son attente.

Chrétiens ! Oh ! si chacun de nous pouvait obtenir une part, si petite qu'elle fût, de cette force divinement efficace, par les prières de la Vierge toute-bénie ! Voici les esclaves du Seigneur, et tes esclaves, Mère du Seigneur ! Qu'il nous soit fait selon ton exemple !

Que l'exemple de la très-sainte Vierge nous soit un enseignement, mes frères, pour nous apprendre le sincère dévouement à Dieu.

Le dévouement à Dieu est cette disposition d'esprit par laquelle l'homme s'abandonne tout entier, abandonne tout ce qui lui appartient, tout ce qui peut lui arriver, à la volonté et à la providence de Dieu, de telle sorte qu'il n'est plus lui-même que le gardien de son âme et de son corps comme propriétés de Dieu. L'homme arrive à cette disposition par une surveillance attentive sur ses propres efforts pour devenir parfait et heureux. Il cherche la sagesse; il forme ses facultés; il tend les forces de son esprit; il se fortifie des forces d'autres esprits élus; il se compose une image de connaissances : qu'arrive-t-il ? Pendant qu'il s'efforce d'éclaircir pour lui un des traits de cette image, un autre s'obscurcit en lui, se rompt, s'efface : à mesure qu'il élargit le cercle de ses connaissances, au delà d'un point qu'il connaît, il voit apparaître tout un vaste domaine d'inconnu; une vérité depuis longtemps reconnue pour certaine, se trouve rejetée dans le doute par la découverte d'une autre vérité; le terme des études humaines les plus actives, d'après l'aveu du plus sincère des sages de l'antiquité, c'est cette découverte que l'homme ne sait rien par lui-même. Il veut devenir bon; il s'efforce de connaître la loi de la justice; il cherche à éveiller dans son coeur des sentiments de vertu; il entre prend de bonnes oeuvres : que trouve-t-il encore ici ? L'expérience lui prouve que le désir d'être bon est souvent plus faible que la passion qui l'entraîne au vice, et qu'il est vaincu par elle; qu'une loi connue indique le bien, mais qu'elle ne donne pas la force de le faire; que les sentiments vertueux se tirent avec peine d'un coeur endurci, comme le feu du silex, et s'éteignent aussi rapidement, tandis que dans un coeur

sensible, quoiqu'ils s'allument facilement, comme le feu dans le lin, ils brûlent de même sans flamme, faiblement et peu de temps; que des actions bonnes extérieurement sont souvent corrompues intérieurement par des motifs impurs, tels que la cupidité, la satisfaction propre, la vanité; que la nature humaine, comme a été forcé de l'avouer, dans les temps modernes, un des plus zélés admirateurs de ce que l'on appelle la raison morale, produit le mal de sa racine elle-même. Après de pareilles expériences, que peuvent promettre tous les efforts de l'homme pour arriver au bonheur ? – Là où n'est pas le vrai bien, le vrai bonheur est assurément impossible. La conséquence régulière de ces expériences observées avec attention et sans parti pris d'avance, doit être que l'homme perde toute espérance en lui-même, et, s'il ne veut pas périr, – puisque hors du bonheur réel et de l'espérance, on ne peut rien trouver que la ruine, – qu'il élève, de gré ou de force, ses désirs et ses espérances vers Dieu, et que, sans prévoir encore ni pressentir même comment ils pourront s'accomplir, il s'abandonne à lui, comme une propriété en désordre que son propriétaire ne sait pas administrer.

Dès qu'il a commencé à s'abandonner à Dieu, l'homme se trouve en face d'autres expériences complètement opposées à celles qu'il a faites en se dirigeant lui-même. Auparavant, ses propres efforts pour connaître la vérité pouvaient à peine produire en lui une lumière faible, de courte durée, laissant après elle une obscurité plus profonde; maintenant, de l'obscurité même dans laquelle il se prosterne devant le Père des lumières, jaillit pour lui une lumière soudaine, et si parfois il reste encore dans l'obscurité, il y sent cependant encore la proximité incompréhensible de celui qui est au-dessus de la lumière. Auparavant, ses efforts pour faire le bien, ou étaient complètement comprimés en lui par les inclinations mauvaises, ou ne produisaient que des résultats incomplets; maintenant qu'il a livré son coeur à la force de Dieu, dans sa faiblesse même commence à s'accomplir l'oeuvre de la force divine, détruisant le mal et édifiant le bien. Auparavant, ses plans les mieux combinés pour l'arrangement de son bonheur, ou ne s'accomplissaient pas, ou, dans leur exécution même, paraissaient insuffisants; maintenant il ne fait plus de plans qui lui soient propres, mais de jour en jour il aperçoit mieux le grand plan de la Providence, dans lequel, sans s'arrêter à aucun obstacle, – excepté celui seul qui naissait autre fois de son obstination et de son incrédulité, – son salut se prépare progressivement. Auparavant, les succès l'enorgueillissaient, les insuccès le jetaient dans l'abattement, le passé le tourmentait de remords, le présent le remplissait de soucis, l'avenir l'épouvantait; maintenant il accepte, et les événements heureux avec une joie pure, parce qu'il y voit une bonté et un don de Dieu, et les événements malheureux avec espérance, parce qu'il y voit une preuve de son indignité, une leçon d'humilité, une purification et une préparation pour un avenir meilleur. Le repentir n'est plus pour lui un feu qui dévore son âme, mais une pluie douce qui l'arrose, parce qu'il a plongé ses péchés dans le sang et l'eau qui coulèrent du flanc du Sauveur; il n'y a plus, pour cet homme, d'inquiétude trop pesante, parce qu'il a remis tous ses chagrins entre les mains de Dieu; il n'y a plus de crainte, parce qu'il vit sous la protection du Tout-Puissant; le passé n'est pas perdu pour lui, le présent est sans danger, l'avenir assuré, – dans les mains de l'Éternel. Auparavant, dans les choses mêmes du service de Dieu, il s'agitait comme la Marthe du récit de l'Évangile, et se donnait beaucoup de mouvement sans mériter par là toute la bienveillance de Dieu : maintenant, comme Marie, silencieux et immobile, il demeure aux pieds de son Sauveur, et, remplissant d'instant en instant sa vie de la parole divine, il recueille au fond de son âme le témoignage qu'*il a choisi la meilleure part qui ne lui sera point enlevée* (Luc 10,12). Ainsi, le dévouement à Dieu, né de la conviction de l'esprit, grandit en un vif sentiment du coeur; l'abandon, forcé pour ainsi dire, de ce qu'on ne savait pas garder, se change en une donation libre de ce qu'on n'espère conserver que par ce moyen; l'homme se jette lui-même irrévocablement, comme l'obole du pauvre, dans le trésor de la Divinité, non qu'il pense en augmenter le trésor de Dieu, mais croyant et espérant que là elle ne sera pas perdue, et que, si peu de valeur qu'elle ait, elle sera employée, avec des talents innombrables, à l'édification du temple vivant du Dieu vivant.

On dit que c'est là se croiser les bras pour toujours, s'asseoir et attendre son salut. Nullement ! Si, en effet, quelqu'un s'est fait une semblable idée du dévouement à Dieu, et se conduit en conséquence, il est dans l'erreur; il ne se dévoue pas à Dieu, mais à la paresse. L'homme qui n'est pas dévoué à Dieu ne se distingue pas en ce qu'il agit, mais en ce qu'il agit selon sa propre volonté, s'appuyant sur sa propre raison; pareillement, celui qui est dévoué à Dieu ne se distingue pas en ce qu'il n'agit pas, mais en ce qu'il n'agit pas par sa propre volonté et sa propre raison. Comme celui qui n'est pas dévoué à Dieu peut rester dans l'inaction, ainsi, au contraire, le dévouement à Dieu n'exclut pas l'action, – l'action selon la volonté de Dieu et l'Esprit de Dieu. Enfouir son talent dans la terre n'est pas la même chose, évidemment, que de le mettre entre les mains d'un commerçant. Vous avez confié votre trésor à des mains habiles et sûres; vous vous êtes garanti; mais vous pouvez de plus confier vos mains à ce même commerçant, afin

qu'il les emploie, selon son art, à l'opération de ses revirements, et, par là, recevoir un double intérêt. Ainsi, celui qui veut gagner son âme, confie ce trésor au Rédempteur des âmes, et se repose sur lui dans la foi, l'espérance et l'amour; mais, dans le même temps, il abandonne à cet Acquéreur universel toutes ses facultés et toutes ses forces comme des instruments actifs pour l'opération du grand revirement au moyen duquel, pour un prix terrestre, corruptible, insignifiant, doit être acquis un bien céleste, incorruptible, divin.

Si, après cela, quelqu'un trouve encore nécessaire de demander pourquoi, précisément, le dévouement à Dieu est nécessaire pour le perfectionnement et le bonheur de l'homme, voici la réponse : – Parce que l'homme a perdu la perfection et le bonheur en se dérochant à Dieu qui, non-seulement le possédait en vertu de son droit universel de Maître de l'univers, mais se l'était approprié particulièrement en lui imprimant son sceau, – son image. La volonté propre de la créature a ravi la troisième partie du ciel, et y a allumé l'enfer; sa volonté propre a infecté la nature humaine du péché et de la mort, et le monde entier de la malédiction; et elle ne cessera pas de produire toutes les sortes de maux, aussi longtemps qu'elle ne sera pas entièrement dévouée à Dieu qui seul est assez puissant pour l'imprégner à nouveau de la bénédiction, de la vie, de la sainteté et de la félicité céleste.

C'est pour cela que la parole de Dieu nous rappelle souvent ce dévouement, sous le rapport intérieur et extérieur, temporel et éternel. *Placez vos voies dans le Seigneur et espérez en lui, et il agira lui-même* (Ps 36,5). *Révélez vos oeuvres au Seigneur, et vos pensées seront affermies* (Pro 16,5). *Humiliez-vous sous la main puissante de Dieu, afin qu'il vous élève au jour de sa visite; déposant dans son sein toutes vos inquiétudes, parce qu'il a lui-même soin de vous* (I Pi 5,6-7). *Notre Père, que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel* (Mt 6,9).

Toutes les grandes actions que nous présente la parole de Dieu, se sont accomplies par un grand dévouement à Dieu,

Qui ne connaît Abraham et son grand sacrifice ? Comment put-il lever une main meurtrière sur son fils, dans lequel il avait reçu la promesse de sa postérité? Comment ne douta-t-il pas? Comment ne dit-il pas à Dieu : N'est-ce pas toi qui as promis, Seigneur, *que d'Isaac ma postérité recevra son nom* (Gen 21,12) ? Où donc sera cette postérité, quand le jeune Isaac sera brûlé sur l'autel ? – Le Patriarche n'avait en ce moment ni pensée, ni désir, ni action qui lui fussent propres; il remettait tout à Dieu, *croyant à l'espérance contre toute espérance* (Rom 4,18); de cette manière, il accomplit un sacrifice d'un grand prix, et il ne fut pas privé de son fils bien-aimé, et il doubla la bénédiction sur lui. En vérité, lui fut-il dit, *bénissant je te bénirai, et multipliant je multiplierai ta postérité, – et toutes les nations de la terre seront bénies en ta postérité* (Gen 22,17-18). Ainsi, le dévouement est le meilleur de tous les sacrifices à Dieu, et le gage le plus sûr de sa bénédiction.

Qui n'a entendu parler de Job dont Dieu lui-même a proclamé la vertu dans l'assemblée des puissances célestes ? Or, en quoi consistait la force de sa vertu, si ce n'est dans son dévouement à Dieu, aux décrets impénétrables duquel il s'abandonnait avec reconnaissance, lui, ses enfants, ses richesses et sa santé ? Et ce fut par ce dévouement qu'il annula tous les efforts de l'ennemi de la vertu et de la félicité du genre humain : *Le Seigneur a donné, le Seigneur a retiré : que le nom du Seigneur soit béni* (Job 1,21). Un pareil dévouement à Dieu est un rempart inébranlable contre toutes les épreuves.

Voyez encore Moïse dans le moment terrible où il avait devant lui la mer, et derrière lui l'armée égyptienne. Le peuple crie vers Dieu; il murmure contre son chef : que fait le chef ? Il ne prépare pas le peuple à la résistance, il ne cherche pas un chemin pour la fuite, il n'élève pas sa verge miraculeuse, il ne prononce pas même un mot de prière à Dieu. Qu'est-ce que cela signifie ? – Il s'est dévoué à Dieu, et il conduit le peuple dans ce dévouement : *Le Seigneur combatta pour vous, et vous, demeurez dans le silence* (Ex 14,14). Tout se tut; mais ce silence retentit bien haut dans les cieux, et réveilla la puissance miraculeuse de Dieu. *Et le Seigneur dit à Moïse : Pourquoi cries tu vers moi ? Parle aux enfants d'Israël, et qu'ils marchent; – et que les enfants d'Israël entrent au milieu de la mer à pied sec* (Ex 14,15-16). Ici, l'on voit que le dévouement à Dieu est la prière la plus puissante et la plus efficace.

Enfin, – pour tout dire en peu de mots à des chrétiens, – par quoi commence l'oeuvre sublime du Christ ? – Par le dévouement du Fils de Dieu à la volonté de Dieu son Père. *Voilà que je vais faire votre volonté, mon Dieu* (Ps 39,9), dit-il en s'abaissant dans son incarnation. Comment se termine cette oeuvre ? – Par le même dévouement. *Non comme je veux, mais comme vous voulez* (Mt 26,39). *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains* (Luc 23,46). Et ainsi, le

dévouement à Dieu est le commencement et la consommation du christianisme et du salut éternel.

Terminons cette instruction par l'exhortation que l'Église place à la fin de la plupart de ses prières, et que le prêtre prononce à haute voix pour nourrir sans cesse en nous l'esprit de dévouement par lequel respire et vit le véritable chrétien : *Nous dévouons la très-sainte, très-pure, toute-bénie, glorieuse Souveraine, Mère de Dieu et toujours vierge Marie, avec tous les saints commémorés, nous nous dévouons nous-mêmes, les uns les autres, et toute notre vie au Christ Dieu. Amen.*

CINQUIÈME SERMON POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION  
DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE MARIE

«Elle, l'ayant vu, fut troublée de ses paroles.» (Luc 1,29)

Et ceux qui m'entendent ne sont-ils pas troublés déjà par la pensée que je veux parler du trouble de la toute-bénie vierge Marie, comme si cette solennité ne présentait pas assez de sujets des plus graves à notre méditation ? Tant de vertus, tant de perfections, tant de prodiges, tant de mystères se présentent à l'esprit au nom de la toute-bénie Marie, au souvenir de la salutation que l'ange lui adressa, qu'ils permettent à peine de remarquer le trouble léger et rapide de son âme paisible et douce.

Mais je ne suis point troublé par la crainte de ces observations. Les prodiges n'ont pas besoin d'être célébrés; les mystères sont souvent mieux révévés par un silence respectueux que par d'audacieux efforts pour les éclairer. Des vertus, des perfections ! – Oh ! si c'était assez pour nous de ne parler que de vertus et de perfections, et si nous n'avions jamais besoin de parler d'imperfections, et même de vices ! Si donc, comme je le suppose, bien des gens ne refusent pas de convenir avec moi qu'il se passe à peine un jour sans que, peut-être même plus d'une fois, une parole ou une autre, une circonstance ou une autre nous jettent dans un trouble léger ou grand, rapide ou prolongé, portant souvent sur nos propres paroles, nos actions et nos rapports avec les autres, et, dans tous les cas, fâcheux en ce qu'il rompt le calme et obscurcit la limpidité de notre âme, voilà donc bien un motif, et qui n'est pas sans gravité, de considérer avec une attention particulière ces circonstances qui semblent peu importantes, où quelquefois l'âme, même jouissant de la bénédiction de la paix divine, se trouve inévitablement jetée dans le trouble, et de chercher comment elle en sort, afin de dévoiler, par des exemples, ces troubles la plupart du temps spontanés, de les diminuer, de les corriger, et d'élargir, autant que possible, le domaine de la véritable paix de l'âme.

Elle, *l'ayant vu, fut troublée de ses paroles*. Qui jette dans le trouble celle qui doit être remplie de paix, puisqu'elle est appelée à enfanter *notre Paix* ? (Ép 2,14) Est-ce un homme animé d'intentions peu bienveillantes. Est-ce l'esprit de haine, le perpétuel ennemi de la paix parce qu'il n'a pas lui-même la paix, l'auteur habituel du trouble et de l'agitation parce qu'il vit dans une agitation sans trêve ? Non ! A notre grande surprise, l'auteur du trouble de Marie est un ange, un serviteur paisible du Dieu de paix. Mais peut-être la figure sous laquelle il lui apparut avait-elle en elle-même quelque chose d'effrayant ? – Non, il ne paraît pas non plus. L'ange s'approche doucement, et parle : *Et l'ange, venant vers elle, dit*. Mais pourquoi donc se trouble-t-elle ? – *Elle fut troublée par ses paroles*. Est-ce que ces paroles étaient menaçantes ? – Au contraire, c'étaient des paroles de joie et de bénédiction : Réjouis-toi, pleine de grâce : *le Seigneur est avec toi, tu es bénie entre toutes les femmes*.

Approfondissons quelque peu le sens de ces paroles de l'ange, pour y trouver la cause secrète du trouble de Marie. Jusque-là, pas un seul des fils, et surtout pas une seule des filles de la terre n'avaient reçu du ciel pareille salutation. Il est remarquable que les messagers célestes ne sont pas prodigues de compliments, parce qu'une politesse recherchée est aussi étrangère à la pure vérité céleste, que la rudesse lui est peu nécessaire. *La paix soit avec toi* (Jug 6,23), dit l'ange du Seigneur à Gédéon, à cause de la nécessité de le rassurer : car Gédéon, selon les idées de son temps, croyait que la rencontre d'un ange devait lui être mortelle. Mais ce salut : *Réjouis-toi*, est sans exemple dans les anciennes apparitions des anges. *Le Seigneur est avec toi*; – ainsi l'ange salua le même Gédéon, et également à cause de la nécessité particulière de lui inspirer la force et le courage pour remporter une victoire miraculeuse sur ses ennemis, et pour sauver le peuple d'Israël. Dieu bénit souvent et libéralement Abraham, comme, par exemple : *En vérité, bénissant je te bénirai, et multipliant je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel et comme le sable du rivage de la mer; et ta postérité héritera des villes de ses ennemis; et toutes les nations de la terre seront bénies en ta postérité* (Gen 22,17-18); et une autrefois : *Abraham étant sera établi sur un peuple grand et fort, et en lui seront bénies toutes les nations de la terre* (Gen 18,18). Mais il n'est pas dit ici qu'Abraham ait été béni entre les hommes, c'est-à-dire de préférence à tous les hommes; quant à la bénédiction de Sara, quoique celle-ci ait participé aussi à la production de la postérité bénie, silence complet. Il est vrai que le Seigneur dit un jour de Sara aussi : *Et je la bénirai* (Gen 17,16); mais il est digne de remarque que cette courte bénédiction est annoncée à Abraham, non pas en sa présence, mais bien en son absence. Il paraît que, dans les

desseins de Dieu, la perte de la bénédiction, dans le paradis terrestre, ayant commencé dans la femme avant l'homme, la femme devait ignorer plus longtemps que l'homme les préludes du retour de la bénédiction sur la terre malheureuse. Sans doute, la Vierge Marie avait compris cela, soit par la parole écrite de Dieu, soit par ses humbles méditations sur la grandeur de Dieu; et c'est pour cela que lorsqu'elle entendit, de la part d'un visiteur inattendu, ce salut, non seulement de paix, mais encore de joie; lorsqu'il lui attribua la grâce divine, non comme un don, mais comme un apanage essentiel; lorsqu'il lui annonça qu'elle était bénie au-dessus de toutes les femmes du monde, les paroles énergiques de l'esprit agitèrent son âme douce, comme le souffle d'un vent violent agite nécessairement une eau paisible : *Elle fut troublée de ses paroles*. Il n'y a rien qui ne soit pur dans ce trouble; mais il n'y a plus, au moment du trouble, cette placidité de l'âme, qui l'avait précédé. Lorsque le vent, frappant sur la surface de l'eau, la soulève en partie du lit de son repos, alors l'eau pure s'agite aussi et paraît trouble : ainsi l'âme de Marie, aux paroles louangeuses de l'ange, ne fut pas seulement soulevée de la profonde humilité dans laquelle elle était habituée à se reposer, mais, élevée au-dessus de toute créature, elle trembla d'une frayeur pure, et sa tendance constante vers les profondeurs de l'humilité, rendue sensible par cela même qu'on l'exaltait, se manifesta sous l'apparence du trouble.

Voilà comment une âme sainte et calme tombe dans le trouble : voyons maintenant si elle y reste, et comment elle en sort.

*Elle fut troublée de ses paroles, et elle se demanda ce que voulait dire cette salutation.*

Lorsque le trouble, entré dans une âme, s'y prolonge, s'y fortifie, prend décidément le dessus sur le calme, nous entendons alors des paroles d'impatience, nous remarquons des mouvements irréguliers, nous voyons des actes désordonnés. Rien de semblable ne se montra dans la très-sainte Marie. Le trouble ne la porta à aucun acte, ne lui arracha aucune parole. Par tout cela nous voyons que, si elle fut jetée dans le trouble contre son gré, elle n'y resta pas une minute volontairement; mais que, dès qu'elle s'y sentit tombée, elle se mit à l'instant en devoir d'en sortir, et que le premier moyen qu'elle employa contre le trouble, ce fut le silence.

Le second moyen que la très sage Vierge employa contre le trouble, ce fut la réflexion : *Elle se demanda ce que voulait dire cette salutation*. L'Évangéliste n'expose point en détail en quoi consistèrent ces réflexions, sans aucun doute pures comme son âme, élevées comme son esprit, fortes comme la grâce qui lui était donnée; il n'a pas trouvé que ces détails nous fussent nécessaires; il n'a écrit du trouble de Marie que ce qu'il est utile d'en savoir à tous ceux qui sont en proie au trouble, c'est-à-dire qu'elle en sortit par la voie d'une réflexion solide et prudente. Si, pour achever le rétablissement de sa paix intérieure, il fut nécessaire que l'ange la rassurât par cette parole : *Ne crains pas*, il ne fut pas moins nécessaire, pour la préparer à accueillir les paroles suivantes de l'ange, qu'elle se rassurât elle-même par ses propres réflexions, fortifiées encore par la prière, ainsi qu'il faut le conclure, sans aucun doute, de la connaissance que nous avons de la disposition constante de son esprit. L'influence céleste apporte à l'âme la paix parfaite; mais l'âme ferme contre les commotions extérieures et intérieures, s'élevant d'une sage méditation à la pensée de Dieu, est seule propre à recevoir les grandes et abondantes influences célestes.

Comparons maintenant, avec le trouble irréprochable de la très-irréprochable Vierge, nos troubles si fréquents.

Marie se trouble d'une parole louangeuse, quoiqu'il n'y ait pas d'éloge dont elle ne fût digne, et que son mérite ne surpassât. Est-ce ainsi que nous recevons l'éloge quand il se fait entendre à notre oreille ? Pensons-nous que ce qui nous semble la parole d'un ange peut être en effet la parole du tentateur ? Rougissons-nous d'un éloge immérité ? Détestons-nous l'éloge exagéré ? Craignons-nous même l'éloge juste, de peur qu'il n'endorme notre vertu ou qu'il n'en ternisse la pureté ? Notre cœur imprudent n'absorbe-t-il pas l'éloge comme un doux aliment, et, peut-être, comme un doux poison ? Notre amour-propre insatiable ne pousse-t-il pas l'impudeur jusqu'à solliciter l'éloge, ou jusqu'à se le donner à lui-même ? Quelques-uns disent d'eux-mêmes, sans aucune hésitation : Je suis un bon chrétien; je suis un vrai fils de l'Église; et sur ce, ils sont tranquilles : je leur souhaiterais bien, je l'avoue, quelque trouble qui leur inspirât un peu de défiance d'eux-mêmes, au lieu de ce calme par trop insouciant et présomptueux, qui peut se terminer par un trouble extrême et tardif.

Marie se trouble d'une parole qui contrarie son humilité : nous, au contraire, ne nous troublons-nous pas souvent d'un mot qui contrarie notre orgueil ? Non seulement les paroles positivement offensantes, et les actions réellement outrageantes nous font promptement sortir de nous-mêmes; mais un désagrément léger, une parole dite sans intention, une observation juste et modérée, en voilà assez pour nous troubler jusqu'au fond du cœur, jusqu'à une exaspération qui ne pardonnera jamais. Une âme qui n'est pas purifiée de ses passions, au moindre choc qui

l'agite de l'extérieur, soulève, comme une eau impure, de ses bas-fonds le limon et la fange, et, à l'agitation extérieure, joint une obscurité intérieure beaucoup plus profonde.

Marie se trouble, et n'hésite pas à réprimer son trouble en l'apaisant et le maîtrisant par le silence. Beaucoup d'entre nous, au moindre bouillonnement d'un déplaisir intérieur, deviennent des vaisseaux remplis d'un vin en fermentation, ou des volcans vomissant la lave et lançant des pierres sur tout ce qui les entoure. Dès qu'une étincelle d'agitation s'allume en vous, prenez aussitôt la précaution de ne lui donner aucun air extérieur, de peur que la fumée ne se change en flamme, et que l'incendie ne vous envahisse tout entier. Quelle que soit la cause de votre trouble intérieur, fermez avec précaution votre vase – par le silence, et donnez-lui le temps de se calmer – dans la patience, jusqu'à ce que la fermentation soit finie et que votre vin se soit éclairci.

Marie se trouble, mais elle dompte son trouble par la réflexion. Empruntons-lui cette arme pour l'employer dans nos luttes intestines. Quelque diverses que soient les attaques, l'arme de la raison, surtout si elle est aiguisée sur l'enseignement de la parole de Dieu, peut, comme une épée à deux tranchants, agir de tous côtés pour repousser nos ennemis, et pour nous défendre. Qui s'élève contre vous, et trouble la paix de votre âme ? Est-ce le blâme ? – Demandez-vous s'il est juste. S'il est injuste, le trait a passé à côté de vous; quelle souffrance éprouvez-vous donc, puisque vous n'êtes pas blessé ? S'il est juste, ne sévissez pas contre l'auteur du blâme comme contre un ennemi qui vous a fait une blessure, mais remerciez-le comme un médecin qui vous a découvert une plaie et vous engage à la guérir. Est-ce une offense réelle qui vous irrite ? – Demandez-vous lequel est préférable d'être l'offenseur ou l'offensé. Sans aucun doute, il vaut mieux être innocent que coupable. Demandez-vous encore s'il vaut mieux s'irriter que de prendre patience. L'irritation peut promptement vous rendre coupable et plus malheureux qu'auparavant : au contraire la patience sauvegarde l'innocence et peut diminuer le malheur. Sont-ce vos propres défauts, vos insuccès dans l'amendement de vous-mêmes, vos chutes imprévues et d'autres désordres intérieurs qui vous jettent dans le trouble et l'abattement ? – Réfléchissez que le trouble seul ne corrige ni ne perfectionne, mais que l'abattement enlève les forces; que, par conséquent, vous ne devez pas vous abandonner un instant à un trouble infructueux, et qu'il faut secouer vivement cet abattement; que c'est par des efforts vigoureux que l'on remporte la victoire sur ses passions et ses convoitises, et qu'avec elle on retrouve la paix de l'âme et la joie du salut.

Que la bénédiction de la bienheureuse Marie soit avec toute âme chrétienne dans ses troubles involontaires, et qu'elle l'aide et à les apaiser par le silence, et à les faire cesser entièrement par la méditation et la prière, afin que l'ange puisse sans obstacle annoncer la paix à notre coeur, et y semer profondément le fruit de la justice qui se sème dans la paix pour ceux qui font des oeuvres de paix (Jac 3,18). Amen.